

Les raisons et l'histoire

De quelques leçons que l'on peut tirer de la philosophie de Jacques Bouveresse (III)

Jean-Jacques Rosat

Mai 2015

Il y a deux mois, dans mon exposé « Raisons et vérité¹ » j'ai traité des raisons justificatives appliquées aux croyances. Je voudrais aujourd'hui aborder un autre versant de la rationalité, celui des raisons explicatives appliquées aux événements, faits et états de fait historiques, autrement dit à la recherche des raisons causales appliquées à l'histoire humaine.

1. La solitude des faits. Éléments d'analyse conceptuelle et épistémologique

1.1. Cause complète et cause partielle. Ou : le déterminisme sans le nécessitarisme

Un baril de poudre ne suffit pas, à lui seul, à faire sauter un navire. Il faut aussi une étincelle. Pris séparément, le baril et l'étincelle sont des causes insuffisantes, partielles et incomplètes. Une fois le baril et l'étincelle réunis, l'explosion a lieu immédiatement, et elle a nécessairement lieu (elle ne peut pas ne pas avoir lieu). La raison suffisante et nécessitante de l'explosion, c'est la conjonction du baril et l'étincelle, qui est sa cause complète.

Avant l'événement, des causes peuvent être déjà là, mais ce sont des causes partielles (le baril sans étincelle, l'étincelle sans baril ou à trop grande distance du baril). Tant qu'elles ne forment pas la cause complète, elles restent insuffisantes et l'événement n'a pas lieu. En revanche, sitôt que la cause est complète (sitôt que le baril et l'étincelle sont réunis), l'événement a lieu et il ne peut pas ne pas avoir lieu. La cause complète seule est suffisante. Et quand elle est là, elle est nécessitante.

C'est en fait une seule et même chose de dire que l'événement a commencé à un certain moment et de dire que sa cause complète a été réalisée à ce moment précis. Aussi longtemps que l'on peut se représenter la cause comme donnée sans que pour autant l'effet le soit nécessairement, cela signifie que la cause a encore besoin d'être complétée avant l'événement pour que celui-ci se produise. [...] Ce que Bolzano appelle la cause complète ne peut être qu'une condition suffisante, c'est-à-dire nécessitante de l'événement : si la cause est donnée, l'événement ne peut pas ne pas l'être également².

[Csq1] Toutes les circonstances déterminantes, même les plus petites, font partie de la cause prise au sens strict, c'est-à-dire de cause complète.

Les circonstances qui déterminent l'entrée en action de la cause doivent être considérées elles-mêmes comme des parties de la cause³.

-
1. <http://www.opuscules.fr/raisons-et-verite-de-quelques-lecons-que-lon-peut-tirer-de-la-philosophie-de-jacques-bouveresse-ii/>
 2. Jacques Bouveresse, *La voix de l'âme et les chemins de l'esprit. Dix études sur Robert Musil*, Seuil, 2001 [désormais *VA*], p. 260-261. Dans ce livre, je m'appuie presque exclusivement sur le chapitre VI : « Robert Musil et le problème du déterminisme historique » (1995).
 3. Bouveresse, *VA*, p. 260.

[Csq2] *Le futur est toujours ouvert.*

Si les causes qui sont constituées par des événements antérieurs ne constituent jamais qu'une partie des conditions nécessitantes, il n'y a pas de raison de supposer que l'effet était nécessaire à l'avance. [...] Aussi près que nous soyons de l'événement, le système dont nous nous efforçons de déterminer le futur immédiat reste ouvert, parce qu'il manque encore à la cause les déterminations ultimes qui sont nécessaires pour individuer complètement l'événement dans sa singularité historique et le rendre en même temps inévitable⁴.

C'est ce qui explique que, dans le cas d'un événement comme le déclenchement de la Première Guerre mondiale, on puisse penser (avec raison) qu'il était évitable :

On pense généralement, dans les cas de ce genre, et on a certainement raison de le faire, que les événements ont tenu à très peu de chose et que des changements minimes dans les péripéties qui ont précipité immédiatement l'explosion finale auraient suffi pour que tout soit changé⁵.

[Csq3]. Il en résulte qu'*aucune forme de fatalisme ou de nécessitarisme* n'est logiquement acceptable : avant qu'il ait lieu, aucun événement n'est nécessaire. Mais ce rejet radical du nécessitarisme n'implique nullement le rejet du déterminisme : il est, au contraire, parfaitement compatible avec lui.

Il n'y a rien de contradictoire dans le fait de dire que l'événement pouvait jusqu'au bout être évité et d'affirmer en même temps qu'il ne pouvait pas ne pas se produire à partir du moment où sa cause complète était réalisée. [...] L'événement semble ne tolérer la nécessité qu'après-coup, parce qu'il n'est devenu nécessaire qu'au moment où il a effectivement commencé à se produire, mais en même temps exige après-coup cette nécessité, parce que savoir qu'un événement s'est produit consiste *ipso facto* à savoir que sa cause complète a été réalisée, même si nous n'avons généralement qu'une connaissance très imparfaite et très incomplète des éléments multiples et complexes dont elle était constituée et de la façon dont ils se sont agencés dans cette occurrence pour produire l'événement⁶.

C'est notamment vrai quand il s'agit d'un événement qui, comme le déclenchement de la Première Guerre mondiale « ne peut être réalisé que par la rencontre qui n'a lieu qu'une fois sous cette forme précise d'une multitude de séries causales partielles⁷ ».

1.2. Le nomologique et le factuel

La recherche des causes dans les sciences consiste, pour une large part, dans la recherche de lois causales, c'est-à-dire de connexions nécessaires entre des types de faits ou d'événements. C'est évident dans les sciences de la nature : si un corps est immergé dans un liquide, alors il subit nécessairement une poussée de bas en haut, etc. ; étant donné deux corps, ils s'attirent nécessairement en proportion de leurs masses et en proportion inverse du carré de leur distance. Peut-on, en économie, en sociologie ou en psychologie, parler de lois au même sens que dans les sciences de la nature ? Le point est très discuté. Je ne vais évidemment pas entrer ici dans cette question. Il suffira, pour mon propos, de reconnaître que les sciences humaines et sociales font également appel à énoncés généraux et conditionnels (des énoncés du type « si ..., alors ... ») qui, au minimum, décrivent des régularités causales (la mauvaise monnaie chasse la bonne, les idées dominantes sont les idées de la classe dominante, etc.). Parce que ces énoncés sont généraux, conditionnels, et qu'ils décrivent des régularités

4. Bouveresse, *VA*, p. 261.

5. Bouveresse, *VA*, p. 261.

6. Bouveresse, *VA*, p. 262.

7. Bouveresse, *VA*, p. 262.

causales, on peut légitimement les assimiler à des lois (au moins au sens large du terme).

Ce qui m'importe est ceci : qu'il s'agisse de la nature ou des affaires humaines, *il y a un écart absolument irréductible entre les lois causales ou le système des lois causales et n'importe quel fait pris dans sa réalité effective*. Par « fait pris dans sa réalité effective », j'entends, le fait pris dans son *identité*, et donc dans son *individualité*, par laquelle il se distingue de tout autre fait (qu'il a lieu en tel temps, en tel lieu et de telle manière), et donc (c'est évidemment inséparable) ce fait pris dans *l'enchevêtrement causal singulier* dont il est le produit.

Il existe un fossé logique et épistémologique entre le nomologique et le factuel. Pour le montrer, Bouveresse s'appuie, dans *L'Homme probable* sur Johannes von Kries (1853-1928), un éminent théoricien des probabilités⁸, qui, parmi les causes d'un quelconque événement, propose de distinguer entre les *déterminations nomologiques* et les *déterminations ontologiques*.

Les premières sont expliquées à l'aide de lois qui ont une validité universelle et qui s'appliquent à toutes les choses d'une catégorie donnée. Les secondes, au contraire, ont « toujours une signification singulière » ; [...] elles « contiennent, peut-on dire, le purement factuel, ce qui ne peut être ramené à des nécessités universelles ». Les déterminations nomologiques correspondent à des *possibilités* physiques objectives ; les déterminations ontologiques concernent les *réalisations*, qui sont toujours par essence singulières et dont aucune n'est substituable en tous points à une autre.

Cette distinction correspond au fait que notre connaissance de la réalité comporte deux aspects bien différents. Nous devons, d'une part, découvrir les lois d'après lesquelles les choses changent d'états ou persèverent dans ces états, agissent les unes sur les autres de façon réciproque, etc., autrement dit, les lois qui gouvernent le cours de tous les événements dans le temps. Mais nous devons également, d'autre part, disposer d'un point de départ à partir duquel nous puissions nous représenter les changements comme ayant eu lieu d'une façon qui est déterminée par les lois en question. Les déterminations nomologiques instaurent simplement une relation entre certaines conditions initiales qui ont été à un moment donné ou sont actuellement réalisées. La loi de gravitation ne nous apprendrait rien sur le mouvement réel des planètes si nous ne savions pas quelles masses existent et dans quel état de distribution spatiale et de mouvement elles se sont trouvées à un moment quelconque. Les déterminations ontologiques entrent en jeu de façon irréductible et inéliminable dès le moment où nous raisonnons à partir de conditions initiales réelles, et non plus simplement hypothétiques⁹.

Comme l'explique le philosophe et physicien David Bohm, que Bouveresse cite également dans *L'homme probable*.

On doit concevoir la loi de la nature comme nécessaire seulement si l'on fait abstraction de *contingences*, qui représentent essentiellement des facteurs indépendants qui peuvent exister en dehors du domaine des choses qui peuvent être traitées par les lois que l'on considère et qui ne suivent pas nécessairement de quoi soit qui puisse être spécifié dans le contexte de ces lois. De telles contingences mènent au hasard. Par conséquent, nous concevons la nécessité d'une loi de la nature comme *conditionnelle*, puisqu'elle s'applique uniquement dans la mesure où ces contingences peuvent être négligées¹⁰.

8. Johannes von Kries, *Die Principien der Warscheinlichkeitsrechnung* [Les principes du calcul des probabilités], Fribourg, 1886.

9. Jacques Bouveresse, *L'homme probable. Robert Musil, le hasard, la moyenne, et l'escargot de l'histoire*, L'Éclat, 1993 [désormais HP], p. 200.

10. David Bohm, *Causality and Chance in Modern Physics*, Routledge, 2^{ème} édition, 1984, p. 2 ; cité in HP, p. 196-197.

Pour prendre un exemple simple, la rotation de la Lune autour de la Terre est déterminée nomologiquement par un système de lois (essentiellement, la loi de la gravitation couplée avec celle de la force centrifuge). Mais ce système de lois ne s'applique qu'à partir de conditions initiales (à savoir notamment les masses respectives des deux corps et la distance qui les sépare) – conditions initiales qui sont des déterminations ontologiques contingentes et extérieures au système de lois en question.

[Csq1] Contrairement à une idée très largement répandue, cette distinction entre le nomologique et le factuel n'est pas assimilable à la distinction entre la nature et l'histoire humaine.

On a l'habitude d'opposer les événements naturels, qui se répètent selon des lois immuables que la science peut découvrir et utiliser pour les prédire, et les événements de l'histoire qui, comme on dit, n'ont lieu qu'une seule fois et sont imprévisibles. Mais on oublie trop facilement que les événements naturels eux-mêmes, par le simple fait qu'ils sont des événements réels, des possibilités actualisées dans le temps et *in concreto*, ont, eux aussi, un caractère purement factuel et historique, que la loi néglige non pas parce qu'elle est impuissante à en rendre compte, bien qu'elle le soit effectivement, mais parce qu'il ne relève tout simplement pas d'elle¹¹.

Les faits physiques et biologiques ont eux aussi un caractère historique. La formation de la planète Terre ou l'apparition de la vie sur la Terre sont des événements qui, bien sûr, se sont produits en conformité avec diverses lois de la nature (physiques, chimiques, biologiques) ; mais ce sont des événements individuels et singuliers (la Terre n'est ni Mars ni Saturne, et l'histoire de sa formation a nécessairement été différente des leurs ; la formation de la vie sur la Terre est un événement unique dont nous ne connaissons pas, pour l'instant tout au moins, d'analogue dans l'univers).

[Csq2] Il y a « une distinction irréductible entre la *connaissance théorique* et la *connaissance historique*.

Une intelligence qui remonterait bien plus haut que nous dans la série des phases que le système planétaire a traversées, rencontrerait comme nous des faits primordiaux, arbitraires et contingents (en ce sens que la théorie n'en rend pas raison), et qu'il lui faudrait accepter à titre de données historiques, c'est-à-dire comme le résultat du concours accidentel de causes qui ont agi dans des temps encore plus reculés. Supposer que cette distinction n'est pas essentielle, c'est admettre que le temps n'est qu'une illusion¹².

[Csq3] Ce qui caractérise le *point de vue historique* (et le distingue du point de vue nomologique), ce n'est absolument pas la différence entre le monde naturel et le monde humain. C'est de considérer les faits (1) dans leur réalité effective (et non leur possibilité) ; (2) dans leur individualité (et non selon la catégorie à laquelle ils appartiennent) ; (3) dans leur temporalité, c'est-à-dire leur commencement, leurs transformations et leur fin (et non dans leur structure ou leur nature). Le point de vue historique peut donc être appliqué aussi bien aux phénomènes naturels qu'aux phénomènes humains.

À cet égard, l'opposition devenue canonique depuis deux siècles au moins entre la Nature et l'Histoire est extrêmement trompeuse. En toute rigueur, une histoire est toujours nécessairement l'histoire *de* quelque chose, d'une entité individuelle identifiable (la Terre, la vie sur la Terre, l'Empire romain, la Chine, les chemins de fer, etc.), quelque chose qui a un

11. Bouveresse, *VA*, p. 276.

12. Antoine-Augustin Cournot, *Essai sur les fondements de nos connaissances et sur les caractères de la critique philosophique*, édité par Jean-Claude Pariente, Vrin, 1975, p. 460 ; cité in *VA*, p. 268-269.

début, qui a connu des transformations, et qui a déjà eu ou aura ultérieurement une fin.

1.3. Les rencontres de faits et le rôle inéliminable du hasard objectif dans les relations causales

À tout ce que je viens de dire, on pourrait (notamment si l'on est un déterministe nécessitariste, plus ou moins héritier de Spinoza) vouloir présenter l'objection suivante : votre distinction entre le nomologique et le factuel ne tient pas ; si vous êtes déterministe, vous devez admettre que chacun des facteurs causaux que vous appelez « factuels » est lui-même soumis à une ou plusieurs lois causales ; aucun de ces facteurs n'est intrinsèquement factuel ; tous sont, en dernière instance, soumis aux déterminations nomologiques. Mais cette objection ne tient pas car elle passe à côté du point décisif, qui est le suivant : quand bien on admettrait que chacun des facteurs causaux (chacune des causes partielles) qui constituent les conditions initiales est individuellement soumis à une loi, la connexion de ces facteurs entre eux (de ses causes partielles entre elles) n'est réglée et ne peut être réglée par aucune loi. Pour le dire plus fortement et plus clairement : aucune loi *ne peut* régler la connexion entre les déterminations ontologiques ; cette connexion est non nomique ; la rencontre entre les déterminations ontologiques, qui les fait entrer en tant que causes partielles dans la composition de la cause complète, est et ne peut être qu'une *rencontre de faits*.

Revenons au baril de poudre. Les lois physico-chimiques disent que si une certaine quantité de telle poudre et une étincelle suffisante sont en contact, l'explosion aura nécessairement lieu. Sans doute. Mais aucune espèce de loi ne peut dire que tel baril de poudre posé dans la cale de tel navire entrera nécessairement en contact avec une étincelle. Il n'existe et ne peut exister aucune loi de connexion entre les causes ontologiques partielles.

Pour éclairer le rôle causal inéliminable des rencontres de faits dans la production des faits historiques, il est utile de se pencher un peu sur une question classique : celle du hasard objectif.

Il existe des relations causales non nomologiques, c'est-à-dire irréductibles à tout système de lois. C'est typiquement le cas des événements qui relèvent du hasard objectif, c'est-à-dire de la pure coïncidence spatio-temporelle entre deux faits appartenant à des séries causales indépendantes. Prenons l'exemple canonique de la tuile qui se détache du toit d'un immeuble sous l'action du vent et tombe sur la tête du monsieur qui se rend comme tous les matins à son travail. On peut jusqu'à un certain point expliquer pourquoi la tuile tombe à cet instant (il y a un coup de vent violent de telle force et de telle durée, la tuile était mal accrochée, etc.) ; on peut également jusqu'à un certain point expliquer pourquoi le monsieur passe devant cet immeuble-là à cet instant précis (c'est l'itinéraire le plus court pour se rendre à son travail, il doit pointer à telle heure, le monsieur est un employé ponctuel, etc.). Mais ce qui n'a, en un sens, *aucune explication*, c'est le croisement de ces deux séries causales. Ou, si l'on préfère, ce croisement des deux séries n'a pas d'autre raison ou d'autre explication causale qu'une coïncidence spatiotemporelle qui est purement accidentelle : *il se trouve que* le lieu où la tuile tombe est exactement, à l'instant même où elle tombe, celui où le monsieur passe.

Ceci est parfaitement compatible avec le déterminisme : on peut concevoir un démon de Laplace omniscient qui, connaissant par ses calculs le déroulement exact des deux séries, serait en mesure de prévoir leur coïncidence et donc l'événement ; il n'y a rien d'indéterminé dans cette histoire. Mais – et c'est le point-clé –, même pour ce démon, il y aurait une

différence logique et épistémologique entre ses explications du déroulement des deux séries et son explication (si c'en est une) de l'événement lui-même : s'agissant de la rencontre entre la tuile et le crâne, le démon ne pourrait (tout comme nous) rien faire de plus que constater la coïncidence ; son seul avantage sur nous serait que, s'il était réellement omniscient, il ferait ce constat par avance ; mais, pour lui, exactement comme pour nous, ce ne serait rien d'autre que le constat d'une coïncidence étrangère non seulement à tout système de lois mais à toute explication causale autre que le pur « Or il se trouve que ... »¹³.

Les coïncidences fortuites, qui résultent de la rencontre de plusieurs séries causales indépendantes, sont sans doute, au moins en théorie prévisibles ; mais elles ne sont pas pour autant explicables [...] si par explication on entend une explication donnée en termes de lois générales¹⁴.

[Csq1] À ceux qui seraient tentés d'objecter que ce genre de hasard objectif ne concerne que des faits mineurs (voire insignifiants) qu'une approche historique scientifique peut et doit négliger, je répondrai par un seul exemple : il se trouve que la péninsule arabique est à la fois le lieu de la naissance de l'islam et une région très riche en pétrole ; la série causale géologique et la série causale religieuse sont totalement indépendantes l'une de l'autre, et leur rencontre est absolument fortuite ; mais quiconque entreprend d'expliquer les événements au Moyen Orient depuis près d'un siècle est obligé de considérer cette rencontre fortuite comme un fait historique majeur.

[Csq2] Dans les cas de ce genre, répondre à toute demande d'explication par le simple constat d'une coïncidence fortuite (par un « il se trouve que ») est la seule réponse rationnelle. Et elle devrait suffire. Il n'y a rien à expliquer. Il ne reste aucune ignorance, rien d'inexplicable ni aucun mystère. Tout est là, devant nos yeux. Mais c'est évidemment insupportable pour beaucoup de gens : d'où les appels au destin, à la providence, à diverses superstitions ; ou encore, comme on le verra plus loin, aux philosophies de l'histoire.

Si l'on peut penser que la rencontre fortuite de la tuile et de la tête du passant est entièrement conforme à la nécessité et à la loi, c'est parce qu'on sait très bien que quelqu'un qui aurait une connaissance complète de la série causale qui détermine les mouvements de la tuile et de celle qui détermine ceux du passant pourrait savoir que la rencontre se produira inmanquablement au moment donné. Mais le fait que l'événement soit nécessaire et prévisible ne signifie pas pour autant qu'il soit explicable. [...] Bien que l'événement fortuit arrive avec nécessité et en accord avec la loi, il semble que, pour l'expliquer réellement, nous ayons besoin d'invoquer autre chose que la loi et l'ordre, au sens usuel du terme. Nous sommes obligés de faire appel à un ordre supérieur à celui des lois de la nature et à une nécessité différente de celle qu'elles engendrent. Si nous croyons à l'ordre et à la nécessité dans ce sens-là, nous pouvons expliquer à partir d'eux les accidents malheureux ; mais nous ne pouvons conclure des accidents malheureux à l'existence d'un ordre ou d'une nécessité qui

13. « Il peut y avoir des événements qui résultent de la rencontre accidentelle d'un grand nombre d'événements indépendants, qui sont déterminés, chacun pour soi de façon causale, alors que la rencontre elle-même et l'effet qui va en résulter ne sont pas déterminés et prédictibles dans le même sens. [...] Cette indépendance [des séries causales] existerait même pour une intelligence supérieure qui serait en mesure de suivre dans tous ses détails l'enchaînement des causes et des effets à l'intérieur de toutes les séries causales. Elle serait assurément en mesure de connaître à l'avance les rencontres fortuites qui vont se produire entre elles à un moment où un autre. Mais cela ne supprimerait aucunement pour elle la différence qui existe entre les événements qui appartiennent à une série causale unique (ou à des séries causales qui sont liées entre elles) et ceux qui se situent à la rencontre de séries causales indépendantes. » (Bouveresse, *VA*, p. 267-268)

14. Bouveresse, *VA*, p. 270.

les expliquent¹⁵.

Comme souvent en philosophie, ce qui est exigé ici est un renoncement non de l'intellect mais de la volonté : en l'occurrence, à la volonté de trouver une explication d'un autre ordre, ou une raison plus ou moins justificative, ou encore (finalement), un sens.

[Csq3] Quand un événement est produit par une combinaison de déterminations nomologiques et de déterminations ontologiques, c'est évidemment dans les connexions entre les déterminations ontologiques que le hasard s'inscrit. »

Prenons l'exemple limite du lancer d'un dé. Un dé est construit, en principe, pour avoir une structure parfaitement symétrique, telle qu'il n'y aucune raison du côté du dé lui-même pour qu'il tombe sur l'une des six faces plutôt qu'une autre. À chaque lancer, seuls les déterminants ontologiques (position initiale dans la main, mouvement de la main, force du jet, distance de la main à la table, etc.) déterminent la face gagnante. Or, quand bien même chacun de ces déterminants serait produit selon une loi, il n'existe aucune loi ni aucun système de lois qui relie tous ces déterminants ontologiques entre eux : c'est donc leur *rencontre fortuite* qui, à chaque lancer, détermine la face gagnante.

Si maintenant le dé est truqué, si sa structure est non symétrique, il aura tendance à tomber plus fréquemment, mettons, sur le six. Dans ce cas, le hasard n'est pas entièrement aboli (sauf si le dé était tellement truqué qu'il tombe toujours sur le six) ; mais les déterminations ontologiques fortuites se combinent alors avec une détermination nomologique (la structure du dé) de sorte que le six sort plus fréquemment.

Si maintenant on a affaire à un événement historique (comme une bataille, une crise sociale, le déclenchement d'une guerre, etc.) dans lequel entrent en ligne de compte de très nombreuses circonstances de diverse nature, alors il ne saurait exister entre ces circonstances hétérogènes et multiples aucune loi ou ni aucun système de lois qui les connecte toutes entre elles. Il en résulte que, dès qu'on s'intéresse aux événements historiques dans leur effectivité (c'est-à-dire dans leur individualité et leur singularité), le hasard est inéliminable. Donc tout événement historique contient toujours une part d'inexplicable au sens indiqué à propos de la tuile sur la tête : au sens où on ne peut rien faire d'autre que constater des coïncidences ou des rencontres.

1.4. « L'immense solitude des simples faits ». Il n'y a pas de lois de l'histoire

La conséquence des deux lignes d'argument que j'ai jusqu'ici développées – la distinction entre le nomique et l'ontologique, d'une part, et le rôle inéliminable des causes non nomiques (autrement dit : des rencontres de faits, des hasards objectifs) dans la production des événements –, est ce que Musil décrit au moyen d'une très belle et (je crois) très juste formule : « l'immense solitude des simples faits » au regard de la science. La science, dit-il, n'explique pas et ne se propose jamais d'expliquer les faits dans leur individualité.

La science n'a d'organe et d'intérêt que pour ce qui est récurrent dans le changement, mais pas pour ce qui n'a lieu qu'une fois, les événements pris isolément ; et déjà qu'une tuile tombe d'un toit déterminé reste pour elle un simple fait, un hasard dont elle ne peut pas examiner davantage la structure. La loi – la loi de sa chute -- ne joue qu'un petit rôle là-dedans et tout le reste est : peut-être que la pluie est tombée, que le soleil a ensuite

15. Bouveresse, *VA*, p. 274.

brillé, que le vent a soufflé, ... des faits, des hasards ; ou, même si on aimait encore les expliquer d'après des lois météorologiques, on ne les déduirait tout de même encore à l'aide de ces lois qu'à partir d'autres faits : que le soleil a brillé ailleurs ou que la pluie est tombée et que la pression atmosphérique était ici telle ou telle, là-bas celle-là... L'immense solitude, glissée en plein milieu de l'image du monde (et qui n'est tout simplement pas prise en considération par une espèce adonnée au plaisir de la connaissance), des simples faits, des hasards, de ce qui n'est rien qu'événement, se manifeste déjà après quelques étapes du chemin et le saint de la connaissance regarde dans le désert visionnaire infini¹⁶.

La science ne s'intéresse, en fait, qu'aux aspects suffisamment génériques des événements réels et traite en pratique tout le reste, c'est-à-dire tout ce qu'ils ont de purement événementiel et d'irréductiblement singulier comme constituant une sorte de paradoxe constitutif, sur lequel Musil insiste avec raison puisque la science moderne affirme *a priori* et solennellement que tout ce qui arrive est explicable selon les lois de la nature, et en même temps n'a pu se développer qu'en renonçant délibérément à expliquer un fait particulier quelconque dans la singularité irrépétable de son occurrence effective (lorsque celui-ci a lieu) en termes de lois qui le produisent. Tous les événements possibles sont en principe explicables par des lois, mais les événements devenus réels, tels qu'ils se présentent lorsqu'ils arrivent effectivement, ne sont jamais vraiment expliqués par elles. *Ce n'est pas une limitation regrettable, mais ce qui, justement, permet que quelque chose soit expliqué, même si tout ne l'est pas.* On dit souvent que ce qui interdit de soumettre l'histoire à des lois générales est qu'elle est faite pour l'essentiel d'événements qui n'ont lieu qu'une fois et que nous n'aurons pas la possibilité d'observer à nouveau. Mais, comme le remarque Musil, c'est une conception naïve et simpliste que de s'imaginer que la singularité des événements, lorsqu'ils se prêtent plus facilement à la formulation de lois, est réellement prise en charge, plutôt que simplement ignorée, par celles-ci¹⁷.

Cette solitude des faits a des conséquences considérables.

[Csq1] Le factuel, l'individuel et l'historique sont indissociables. Ils excèdent toujours le nomique

Ce qui caractérise l'individu et l'individuel est, dans tous les cas, le fait de nous apparaître « comme une chose dans laquelle le factuel excède en importance de façon très significative la possibilité d'expliquer en termes de régularités (*gesetzmässig*) la façon dont il est apparu »¹⁸.

Même lorsqu'un fait constitue une exemplification particulièrement claire d'une loi, ce qu'il y a de proprement factuel dans le fait et qui fait qu'il ne se répétera jamais exactement sous la même forme est toujours lié à une rencontre accidentelle qui s'est produite entre des causes indépendantes et comporte en ce sens-là un élément qui est essentiellement historique. [...] Le factuel, l'accidentel, le fortuit et l'historique constituent des notions intrinsèquement liées l'un à l'autre¹⁹.

[Csq2] Il y a sans doute, s'agissant des affaires humaines des lois (économiques, sociales, psychologiques, et autres) qui entrent dans les explications causales qu'on peut en donner. Mais, pour les raisons logiques et épistémologiques qu'on vient de dire, il n'y a pas et il ne peut pas y avoir de lois de l'histoire, c'est-à-dire de lois réglant le cours de l'histoire humaine, de lois qui règlent l'engendrement et l'enchaînement des faits réels et des événements dans leur singularité.

16. Musil, « Das geistliche, der Modernismus und die Metaphysik », *Gesammelte Werke*, Rowohlt, 1978, vol. VIII, *Essays und Reden* [désormais *GW-8*], p. 990-1 (=« Le spirituel, le modernisme et la métaphysique », *Essais*, traduits par Philippe Jaccottet, Le Seuil, 1984 [désormais *E*], p. 40. Cité in *HP*, p. 196. (Pour toutes les citations des *Essais* de Musil, les traductions sont de Jacques Bouveresse.)

17. Bouveresse, *HP*, p. 198-199.

18. Bouveresse, *HP*, p. 199. La citation est tirée de Musil, *Tagebücher*, Rowohlt, 1976, I, p. 479 (*Journaux*, traduction par Philippe Jaccottet, Le Seuil, 1981, I, p. 578).

19. Bouveresse, *VA*, p. 269.

S'il y a des lois qui interviennent dans l'explication des événements historiques, elles n'ont rien de spécifiquement historique. Et si l'on songe à des lois qui pourraient être réellement des lois historiques, comme les lois d'évolution, [...] il ne peut exister aucune loi de cette sorte²⁰.

Musil parle lui-même de la différence essentielle entre le nomologique et « l'effectif, l'individuel, le devenu, l'écoulé²¹ », dont la réalité comporte toujours quelque chose de purement factuel, que la loi n'explique pas et ne cherche pas à expliquer, et qui est la caractéristique aussi bien de l'homme singulier que des événements historiques et, dans un autre genre, de ces êtres à la fois collectifs et individuels que sont les nations ou les cultures. Le propre de toute réalité singulière est de n'être jamais individualisée complètement que par une conjonction elle-même singulière, autrement dit, unique et impossible à reproduire exactement, de facteurs multiples entre lesquels il n'existe pas et avec lesquels elle n'a pas de connexion proprement « nomique »²².

Lorsque nous disons que telle ou telle chose a lieu et que telle ou telle autre en est résultée, la connexion que nous affirmons a toujours un caractère unique et ne constitue jamais l'exemplification d'une loi proprement dite. [...] Non seulement les événements eux-mêmes mais la façon dont ils s'enchaînent conservent toujours quelque chose d'irréductiblement factuel et historique²³.

1.5. La nécessité historique est une nécessité sans loi

S'il ne saurait exister de lois *de* l'histoire, est-ce à dire que toute l'histoire humaine serait entièrement gouvernée par le hasard ? Absolument pas. Nous avons plutôt (c'est du moins ce que semble suggérer Musil), trois niveaux.

[A] Celui des lois causales diverses qui s'appliquent aux événements mais ne les expliquent que dans leur généralité et non dans leur individualité.

[B] Celui du hasard, où la rencontre des faits donne la cause, mais à proprement parler n'explique pas.

[C] Celui de *la nécessité sans loi*. C'est (dirais-je) un espace intermédiaire et réel dans lequel il y a une intrication entre toutes les sortes de connexions qui peuvent exister et qui ne relèvent ni de la nécessité nomique ni du pur hasard. Cet espace intermédiaire est celui de l'histoire réelle.

La nécessité sans loi occupe une position intermédiaire entre le hasard et la nécessité nomique : elle est celle « dans laquelle une chose en amène une autre, non pas par hasard, mais néanmoins sans que la façon dont elles s'enchaînent (et qui suffit à produire le résultat) soit gouvernée par une loi quelconque »²⁴.

Ce qu'on appelle nécessité historique n'est pas, comme on sait, une nécessité nomique, dans laquelle avec un *p* déterminé va un *v* déterminé, mais n'est nécessaire que comme le sont les choses « dans lesquelles ceci amène cela ». Des lois peuvent bien être impliquées (par exemple la connexion entre des évolutions intellectuelles et des évolutions économiques ou le facteur de situation dans les beaux-arts), mais il y a malgré tout toujours encore quelque chose qui n'est là ainsi qu'une fois et cette fois-ci. Et, soit dit en passant, au nombre des faits qui n'ont lieu qu'une fois, nous comptons aussi pour une part, nous les hommes²⁵.

20. Bouveresse, *VA*, p. 279.

21. Musil, « Der deutsche Mensch als Symptom », *GW-8*, p. 1374-1375 (« L'Allemand comme symptôme, *E*, p. 354).

22. Bouveresse, *HP*, p. 256-257.

23. Bouveresse, *VA*, 275.

24. Bouveresse, *VA*, p. 276. La citation est tirée de Musil, « Das Hilflose Europa », *GW-8*, p. 1081 (« L'Europe désemparée, *E*, p. 141).

25. Musil, « Das Hilflose Europa », *GW-8*, 1078 (« L'Europe désemparée, *E*, p. 137). Cité

II. Les déambulations d'un flâneur. Éléments pour une antiphilosophie de l'histoire

À quoi ressemble alors le cours de l'histoire humaine ? Musil propose deux images. Elles sont à première vue si désinvoltes qu'on pourrait y voir un amusement d'écrivain. On aurait tort. Ce sont les propositions d'un rationaliste ironiste, pour échapper à l'emprise des philosophies de l'histoire qui, depuis la fin de la philosophie des Lumières dominant la pensée et la culture européenne. Il y a plus de vérité dans ces deux images que dans des bibliothèques entières de philosophie de l'histoire, notamment allemande.

2.1. Deux images : le chemin des nuages et les déambulations d'un flâneur

Le *chemin de l'histoire* n'est justement pas celui d'une boule de billard qui, une fois heurtée, suit une trajectoire déterminée. Il ressemble au chemin des nuages, qui se déroule assurément aussi selon les lois de la physique, mais est tout autant que par celle-ci influencé par ce qu'on ne peut sans doute appeler qu'une rencontre de faits ; car partout le vent souffle d'ouest en est parce qu'il y a à l'ouest un maximum et à l'est un minimum de pression atmosphérique ; mais qu'il y ait une localité entre les deux, qu'aucun massif montagneux à proximité ne dévie la direction ou qu'il n'y ait pas d'autres influences concourantes qui se manifestent, toutes ces circonstances qui forment le temps, même si elles peuvent être calculées, sont véritablement dans leur rencontre des faits et non des lois²⁶.

L'intérêt de cette image météorologique est de distinguer clairement deux niveaux de causalité, et de les articuler entre eux. Il y a les causes structurelles (ici les vents dominants qui vont d'ouest en est) et il y a les causes factuelles (géographiques et topographiques) qui sont accidentelles et contingentes. Cette image fait voir comment, dans tout processus physique et, a fortiori, dans tout processus social et humain, ce niveau de causalité factuelle est irréductible. Et, bien entendu, plus les événements sont complexes, plus les facteurs qui y jouent un rôle sont nombreux et divers, et plus cette causalité factuelle a d'importance.

Dans la même page, Musil enchaîne sur une seconde image.

C'est la même chose lorsqu'un homme vagabonde²⁷ par les rues et est attiré ici par l'ombre, là par un groupe, plus loin par une découpe étrange des façades, lorsqu'un autre homme croise par hasard son chemin et lui communique quelque chose qui le fait se décider pour un chemin déterminé – et il se trouve pour finir en un point qu'il ne connaît ni ne voulait atteindre, de même chaque étape de ce chemin est effectué avec nécessité, mais la succession de ces nécessités singulières est sans rapport. Que je sois tout à coup là où je suis, est un fait, un résultat et, si on l'appelle nécessaire parce que finalement tout a des causes, cela présente le caractère d'un dépôt effectué au nom de la causalité, mais il est tout à fait inutile parce que nous ne le dégagerons jamais²⁸.

Appliquons cette image à l'histoire humaine. Que nous dit-elle ?

par Bouveresse, *VA*, p. 275.

26. Musil, « Der deutsche Mensch als Symptom », *GW-8*, p. 1374-1375 (« L'Allemand comme symptôme », *E*, p. 354) ; cité par Bouveresse, *HP*, p. 256-257 & *VA*, p. 277.

27. En allemand, *streicht*. (« Flâne », traduit Jacottet.)

28. Musil, « Der deutsche Mensch als Symptom », *GW-8*, p. 1374-1375 (« L'Allemand comme symptôme », *E*, p. 354) ; cité par Bouveresse, *HP*, p. 256-257 & *VA*, p. 277. Bouveresse commente cette image du dépôt de la manière suivante : « On peut, bien sûr, maintenir comme une règle qui ne souffre pas d'exceptions que tout événement a ses causes, mais ce n'est pas très compromettant et ne nous engage pas à grand-chose. Passer de cette affirmation de principe à la production d'une véritable explication causale de l'événement concerné est, comme le remarque Musil, une tout autre affaire. » (*VA*, 277)

(a) Que le cours de l'histoire ne correspond et ne peut correspondre à aucun plan ou projet d'ensemble. Si la nécessité historique est sans loi, le cours de l'histoire est nécessairement erratique.

On peut parler à la rigueur après coup d'un chemin que l'histoire a suivi, mais certainement pas d'un chemin qu'elle suit ou d'un but qu'elle poursuit. [...] Chacune des étapes] est déterminée par une rencontre accidentelle qui est de type purement factuel, et, pour autant qu'elle est déterminée de cette façon, elle est nécessaire. Mais ni la succession de ces rencontres ni le parcours global que le promeneur aura effectué pour finir ne pourraient être considérés eux-mêmes comme nécessaires dans un sens comparable à celui-là. [...] Il n'y a donc pas de nécessité qui serait celle d'un plan ou d'un projet d'ensemble que l'histoire réalise²⁹.

L'histoire ne suit pas une direction déterminée mais change à chaque instant de direction, pour des raisons de l'espèce la plus diverse et qui n'ont généralement pas de lien entre elles. L'histoire ne sait généralement où elle allait qu'après y être arrivée. Il semble, par conséquent, tout à fait déraisonnable d'exiger d'elle autre chose de plus qu'une direction momentanée et la capacité de se déterminer pour une étape à la fois, sans avoir nécessairement décidé et sans pouvoir généralement décider, avant de l'avoir franchie ce qu'elle fera pour les suivantes³⁰.

(b) Que le présent (l'endroit où le flâneur se trouve à un instant donné) n'est pas et ne peut pas être la totalisation du passé humain. Et qu'aucune époque à venir ne constituera jamais ni ne pourra constituer non plus une telle totalisation.

Chaque étape du processus peut avoir eu ses raisons, mais celles-ci ne s'additionnent pas en une raison ou un but du parcours, considéré dans son ensemble. Il se pourrait que le promeneur soit capable d'indiquer, pour chacun des tours et des détours qu'il a effectués et chacune des étapes successives de sa progression, prise séparément, une raison qui le explique. Mais cela ne l'empêchera pas d'avoir le sentiment qu'il a abouti essentiellement « par hasard » et sans raison véritable à l'endroit où il se trouve finalement³¹.

(c) Que – de même que le flâneur se retrouve dans un lieu où non seulement il n'a pas voulu se rendre, mais dont il ignore tout et, plus encore, qu'il est incapable d'identifier c'est-à-dire de localiser par rapport à l'ensemble de la ville – les hommes, à chaque époque de l'histoire se retrouvent dans une situation inconnue et qu'ils sont incapables d'identifier : ni par rapport à l'avenir (puisqu'ils ignorent tout de celui-ci) ni par rapport au passé (puisque la trajectoire historique a été elle-même erratique). Citant et commentant un essai inachevé de Musil daté de 1923, « L'Allemand comme symptôme », Bouveresse écrit :

La question cruciale qui se pose dans ces conditions à l'homme européen n'est pas « qui suis-je ? » mais plutôt « où suis-je ? ». Il lui faut avant tout « connaître l'endroit inconnu où il se trouve sans avoir cherché vraiment à s'y rendre : « Il ne s'agit pas de la phase d'un processus qui se déroule selon une loi, et pas d'un destin, mais simplement d'une situation³². » (HP, 257)

(d) À l'inverse des conceptions totalisantes auxquelles elle s'oppose et qu'elle rejette, cette image n'exclut nullement que, pour une période donnée, des hommes puissent donner au cours de l'histoire une orientation de leur choix. À l'encontre du nécessitarisme qui domine de nombreuses philosophies de l'histoire et qui ne permet aux hommes de réaliser effectivement que ce qui est décrété nécessaire, la reconnaissance de la

29. Bouveresse, *VA*, p. 276-278.

30. Bouveresse, *HP*, p. 258.

31. Bouveresse, *HP*, p. 257-258.

32. Bouveresse, *HP*, p. 257. La citation est tirée de Musil, « Der deutsche Mensch als Symptom », *GW-8*, p. 1375 (« L'Allemand comme symptôme », *E*, p. 354).

contingence irréductible de l'histoire laisse ouverte la possibilité d'infléchir l'histoire.

Il n'y a donc pas de nécessité qui serait celle d'un plan ou d'un projet d'ensemble que l'histoire réalise. C'est la raison pour laquelle le maximum que l'on puisse se proposer est d'essayer d'avoir une idée suffisamment précise de la direction que l'on entend suivre pour le moment et jusqu'à la prochaine rencontre, dont on ne peut pour l'instant prévoir exactement ni la nature ni les modifications qu'elle est susceptible d'imposer à la trajectoire que l'on suit pour l'instant. L'histoire n'a pas *une* direction et *un* but, elle change régulièrement et d'ailleurs, selon Musil, trop facilement et trop souvent de direction, pour des raisons de l'espèce la plus diverse, et ces changements n'ont la plupart du temps aucun lien entre eux. Une des grandes idées de Musil est que l'histoire n'a justement besoin de rien de plus qu'une direction momentanée. Que l'humanité aurait seulement intérêt à suivre avec un peu plus de conscience et de détermination ; elle n'a nullement besoin d'un but final, un *télos* à la réalisation duquel toutes les générations et les époques qui se sont succédé depuis le début ont travaillé bien avant de le connaître et peuvent peut-être désormais travailler en connaissance de cause. (*Voix de l'âme*, 278)

2.2. Les philosophies de l'histoire

L'immense solitude des simples faits et la nécessité sans loi peuvent paraître, à première vue insupportables à la raison.

À la raison comme demande d'explication causale d'abord. Répondre « il se trouve que », c'est semble-t-il, donner des pierres à qui demande du pain. Mais ici l'illusion n'est pas seulement qu'il y aurait du pain à donner ; elle est surtout que notre raison et nous-mêmes aurions besoin de pain. Les faits bruts et leurs rencontres suffisent entièrement. Bien entendu, ce n'est pas toujours le cas. Il y a de nombreuses situations où le besoin d'ordre est légitime et peut être rationnellement satisfait : découvrir que la même loi de gravitation explique deux types de faits aussi hétérogènes que le mouvement de la Lune autour de la Terre et la chute des pommes à l'automne est assurément un triomphe de la raison explicative. Mais il y a d'autres situations, comme celle de la tuile sur le crâne du passant, où la victoire de la raison est une sorte victoire sur elle-même qui consiste à dire : il n'y a rien de plus à chercher. Comme je l'ai dit plus haut, il ne s'agit pas là d'un renoncement de la raison et de l'intelligence, mais d'un renoncement de la volonté. Exactement comme de renoncer à la quadrature du cercle ou au mouvement perpétuel.

Pour tous ceux qui ne sont pas assez rationalistes pour cela, il y a deux voies. La première est de tenir les faits et les hasards pour interchangeable et négligeables, et de n'accorder de réalité, s'agissant de l'histoire humaine, qu'aux lois prétendument scientifiques mais en réalité plus ou moins spéculatives qu'on a postulées. On trouve le paradigme de cette attitude chez Rousseau, au début du *Discours sur l'origine de l'inégalité*, qui est un des textes fondateurs de la philosophie moderne de l'histoire : « Commençons donc par écarter tous les faits, car ils ne touchent point à la question³³ ». Rousseau exprime là une aversion des faits, sous-jacente à toutes les philosophies de l'histoire, qui ne méprisent rien tant que l'empirisme et le positivisme des faits. Il poursuit, dans la phrase suivante, par une parodie d'épistémologie, grâce à laquelle il prétend justifier son anthropologie spéculative en invoquant une physique ou une cosmogonie

33. Rousseau poursuit : « Il ne faut pas prendre les recherches dans lesquelles on peut entrer sur ce sujet, pour des vérités historiques, mais seulement pour des raisonnements hypothétiques et conditionnels, plus propres à éclaircir la nature des choses qu'à en montrer la véritable origine, et semblables à ceux que font tous les jours nos physiciens sur la formation du monde. » L'épistémologie de la physique que présuppose cette phrase – une physique ou une cosmogonie purement spéculative, mettant les faits à l'écart – est significative.

elles-mêmes spéculatives. « Il ne faut pas prendre les recherches dans lesquelles on peut entrer sur ce sujet, pour des vérités historiques, mais seulement pour des raisonnements hypothétiques et conditionnels, plus propres à éclaircir la nature des choses qu'à en montrer la véritable origine, et semblables à ceux que font tous les jours nos physiciens sur la formation du monde. » Bien entendu, toutes les théories et toutes les doctrines qui entreprennent de mettre de l'ordre et un surcroît de rationalité là où il n'y en a pas sont condamnées à buter un jour où l'autre sur les faits et à se fracasser contre eux.

La seconde voie est celle de la raison justificative : chercher un sens et donner un but à ce qui n'en a pas. C'est, face à la contingence, celle de tous les fatalismes, de toutes les providences et de tous les destins, celle aussi de toutes les doctrines qui, en assignant à l'histoire une finalité morale, politique ou existentielle, se donnent les moyens d'intégrer chaque événement à un récit donateur de sens qui le justifie.

Les philosophies de l'histoire les plus puissantes sont celles qui ont su combiner entre elles les deux voies – la voie de l'ordre explicatif et la voie du récit justificatif – qu'elles soient des philosophies optimistes et émancipatrices comme le marxisme, ou des philosophies pessimistes et tournées vers la mort comme celle de Spengler.

À notre époque, le recours à l'histoire apparaît comme la seule manière de donner une unité à qui paraît sans ordre.

À une époque submergée par la marée des faits et ne disposant pas des concepts nécessaires pour leur imposer un ordre, pour remplir la tâche qui consiste à donner un sens aux choses, à interpréter la vie, il n'est finalement resté pour ce faire, constate Musil, que l'histoire elle-même³⁴.

Les concepts capables d'ordonner la vie font défaut ; du coup l'on réintroduit en douce des éléments de la philosophie de l'histoire excessivement subjectifs et conjecturaux. Des concepts tels que raison, progrès, humanité, nécessité dominèrent en vrais revenants le champ de vision, en même temps que des évaluations éthiques non homologuées, ou garanties au mieux par l'*opinio communis* : apparence d'ordre au-dessus d'un chaos³⁵.

On remarquera que les concepts généraux énumérés ici par Musil et qui sont censés nous permettre de comprendre et d'expliquer l'histoire humaine sont des concepts qu'on s'attend à trouver plutôt du côté des doctrines rationalistes que de celui des doctrines irrationalistes, des philosophies de la vie et des existentialismes. Ceci suggère que, s'agissant des philosophies de l'histoire, les pseudo-rationalismes (les doctrines qui entendent mettre un ordre rationnel et des lois là où il n'y en a pas et ne peut pas y en avoir) sont tout aussi inadéquats aux yeux d'un rationaliste conséquent et ironiste que les irrationalismes revendiqués.

Mais quand il n'y a pas d'ordre explicatif, la seule manière d'imposer un ordre prétendument rationnel est de recourir au récit justificatif, c'est-à-dire de mythologiser. La mythologisation n'est pas seulement le produit de l'irrationalisme ; elle est aussi la conséquence de l'impasse où se met le rationalisme quand il n'accepte pas la solitude des faits et la nécessité sans loi. L'impression que l'enchaînement des événements historiques a un sens et une nécessité (au moins poétique) « résulte peut-être en réalité simplement d'une construction plus ou moins arbitraire, que nous avons besoin d'appliquer à chaque fois aux faits et que nous serions capables d'adapter aussi bien à d'autres faits. "Quoi que nous puissions faire, constate Musil, l'historien de l'avenir n'aura aucun mal à en déchiffrer la

34. Bouveresse, *VA*, p. 282.

35. Musil, « Das Hilflose Europa », *GW-8*, p. 1086 (« L'Europe désespérée, *E*, p. 147). Cité par Bouveresse, *VA*, p. 282.

nécessité³⁶.” Ce qui est inquiétant est justement que cela restera possible quoi que nous ayons fait. Musil pense que ce qu’ont produit, de façon générale, les grands récits de l’histoire universelle, que ce soit dans la version rationaliste et intellectualiste de Hegel [...] ou, au contraire, dans des versions plus créativistes, plus poétiques, et plus romantiques [...] est, pour l’essentiel, une mythologisation et une esthétisation du devenir réel, autrement dit, le contraire d’une compréhension correcte de l’histoire et, du même coup, également d’une incitation à essayer de la faire ressembler enfin à l’histoire véritable³⁷. Tout comme l’humanité a remplacé la recherche d’un état idéal par la rhétorique de l’idéalisme, elle a remplacé aussi la volonté de faire l’histoire par le roman ou la légende de la philosophie de l’histoire ». [...] Cette mythologisation était sans aucun doute le seul moyen pour elle de rendre compréhensible et supportable la somme inimaginable de violence, de cruauté et d’inhumanité, de gaspillage effréné, de négligence criminelle, d’inconséquence et d’absurdité qu’a été jusqu’à présent l’histoire »³⁸.

Comment faire pièce au pseudo-rationalisme et à la mythologisation ? Les deux images musiliennes du chemin des nuages et de la déambulation du flâneur peuvent nous y aider : elles suggèrent trois idées, qu’il conviendra évidemment d’étayer.

2.3. Premièrement, il n’y a pas cours de l’histoire, et celle-ci n’a pas de but

L’image d’un cours de l’histoire qui serait comme le cours d’un fleuve est trompeuse de multiples manières.

(a) Contrairement à ce qu’elle suggère, il n’y a aucune symétrie entre le passé et l’avenir. Derrière nous il y a sans doute un chemin (ou, plus exactement, un entrecroisement de petits et de grands chemins) qui nous a mené là où nous sommes, c’est-à-dire au présent. Mais, devant nous, il n’y a aucun chemin. Ce n’est pas seulement que nous ignorons ce qu’il sera, comme si un voile d’ignorance le cachait à nos yeux. C’est que littéralement, un tel chemin n’existe pas, ni en réalité ni en pensée : aucun chemin n’est tracé.

(b) Les philosophies de l’histoire prétendent nous dire où nous sommes à partir d’un but final : un terme qui serait le repère à partir duquel mesurer nos avancées ou nos reculs, et évaluer à quelle distance de ce but et à quelle étape sur chemin nous en serions. Elles nous enjoignent d’identifier, localiser et caractériser ainsi notre présent à partir d’une étoile polaire purement imaginaire, autrement dit, d’un leurre. En réalité, ne pouvons pas savoir où nous allons, nous ne pouvons pas savoir où nous en sommes, ni, à strictement parler où nous sommes.

(c) Certes, nous pouvons essayer de nous remémorer le chemin parcouru. Mais, d’une part, celui-ci est un itinéraire erratique, une ligne brisée. Le présent est simplement là où nous sommes. Certainement pas une fin, même temporaire, ni un aboutissement. Ce n’est, en tout cas, pas un endroit où nous devons aller, ni voulions aller. Et d’autre part, en cours de route, de multiples possibilités se sont évanouies. Nous sommes là où nous sommes, dans une certaine mesure, par hasard (dans une certaine mesure seulement, mais dans une certaine mesure tout de même).

(d) Enfin, le lieu où nous sommes n’est pas un point, ni même une place. C’est un entrelacement de chemins petits et grands. Mais nous ne

36. Musil, *Journal, op. cit.*, I, p. 446.

37. Celle qu’il faudrait commencer à faire pour sortir du « c’est toujours la même histoire ». [JJR]

38. Bouveresse, *VA*, p. 24-25.

savons pas et ne pouvons pas savoir présentement lesquels de ces chemins s'avèreront importants et lesquels seront sans importance. Nous ne pouvons pas avoir un regard historique sur notre situation présente : c'est une illusion majeure des philosophies de l'histoire (et sans doute aussi du journalisme) de nous faire croire le contraire. Peut-être ce qui nous paraît un détail dans la situation présente s'avèrera dans quelques années ou dans quelques siècles avoir été décisif ; et ce qui nous apparaît aujourd'hui crucial s'avèrera avoir été pratiquement sans importance.

2.4. Deuxièmement, ni les grandes causes, ni les grands concepts ne sont des principes explicatifs pertinents

L'histoire n'est que pour une faible part l'œuvre des personnages « centraux », politiques ou autres, qui croient la faire et dont la fonction principale est de la faire, ceux qui prétendent, justement, volontiers incarner le sens de l'Histoire, qui les a choisis au moment considéré pour réaliser ses fins ; mais elle n'est pas non plus le produit de causes centrales impersonnelles qui donnent l'impulsion fondamentale et agissent à travers des individus d'une façon que ceux-ci ignorent la plupart du temps³⁹.

Les réalités désignées par les grands concepts sont des produits, non des producteurs

Des concepts comme ceux de race, culture, nation et peuple (pour ne rien dire de celui d'époque lui-même, qui est utilisé à tout propos et n'importe comment), qui sont invoqués comme des principes explicatifs et supposés désigner des causes, correspondent à une réalité qui est plutôt celle d'effets à expliquer. On ne peut faire d'eux un usage conforme à la raison qu'« en voyant en eux des questions, et non des réponses, non des substrats des phénomènes, mais des phénomènes compliqués eux-mêmes, non des éléments sociologiques, mais des résultats, en d'autres termes : des produits et non des producteurs⁴⁰ ». Les concepts de cette sorte ont évidemment pour avantage principal de nous fournir une perspective centrale sur le devenir, de nous permettre de ramener des phénomènes extraordinairement divers à un principe unificateur et de conférer au développement une homogénéité qui nous rassure. C'est la démarche qu'adopte par exemple Spengler⁴¹.

2.5. Troisièmement, l'histoire n'avance non par le centre mais par la périphérie. Le principe de la créativité de surface

Musil ne pense pas que, à défaut du détail des événements historiques, au moins la succession des phases du développement pourrait être déterminée par des lois. La raison de cela est à chercher dans sa conviction que l'histoire ne se fait pas par le centre, mais par la périphérie, et n'est pas le produit de grandes causes agissant de l'intérieur et utilisant les circonstances et les agents historiques comme instruments, mais, au contraire d'une multitude de petites causes agissant de l'extérieur⁴².

Pour la plus grande part, l'histoire naît sans auteurs. Elle ne vient pas d'un centre, mais de la périphérie, suscitée par des causes mineures. Il n'en faut probablement pas tant qu'on le croit pour faire de l'homme médiéval ou du Grec classique l'homme civilisé du XX^e siècle⁴³.

Musil veut dire que, pour que l'on passe de l'un à l'autre, il n'a pas été nécessaire que l'être humain soit transformé complètement de l'intérieur par une de ces mutations radicales que se plaisent à imaginer certaines philosophies de l'histoire. « De grandes différences extérieures en recouvrent de très minimes à l'intérieur. » En d'autres termes, ce qui a

39. Bouveresse, *VA*, p. 280.

40. Musil, « Der deutsche Mensch als Symptom », *GW-8*, p. 1366 (« L'Allemand comme symptôme, *E*, p. 345).

41. Bouveresse, *VA*, p. 281.

42. Bouveresse, *VA*, p. 279-280.

43. Musil, *L'homme sans qualités*, I, chapitre 83 (« Toujours la même histoire, ou : pourquoi n'invente-t-on pas l'Histoire ? ») ; cité par Bouveresse, *VA*, p. 280.

changé de façon plus ou moins radicale n'est pas l'homme lui-même, qui ne connaît probablement que des modifications de faible amplitude, mais plutôt ses formes d'expression et ses modes d'expression, dont la transformation ne résulte généralement que d'une accumulation lente de très petites causes. « Ce qui a changé et parvient à la conscience comme différence des époques semble [...] être moins les hommes que les produits impersonnels (ou suprapersonnels) de leur vie collective en société⁴⁴. »

Si le regard d'Arnheim avait pu anticiper sur quelques années, il aurait déjà pu constater que mille neuf cent vingt années de morale chrétienne, une guerre catastrophique avec des millions de morts et toute une forêt de poésies allemandes font les feuilles avaient murmuré la pudeur des femmes, n'avaient pas pu retarder, ne fût-ce que d'une heure, le jour où les robes et les cheveux des femmes commencèrent à raccourcir et où les jeunes filles européennes, laissant tomber des interdits millénaires, apparurent un instant nues comme des bananes pelées. Il aurait vu encore bien d'autres changements qu'il eût à peine cru possibles. L'important n'est pas de savoir ce qu'il en restera ou non, pour peu qu'on se figure les efforts considérables et probablement vains qu'il eût fallu pour provoquer de pareilles révolutions dans les circonstances de la vie par la voie consciente du développement intellectuel, celle qui passe par les philosophes, les peintres et les poètes, au lieu de suivre le chemin des tailleurs, de la mode et du hasard ; on peut mesurer à cela l'immense pouvoir créateur de la surface, comparé à l'entêtement stérile du cerveau⁴⁵.

Conclusion. Pour une conception anti-héroïque de l'histoire

La meilleure conclusion est donnée par Bouveresse lui-même dans les deux derniers paragraphes de son essai sur « Robert Musil et le problème du déterminisme historique ».

Les individus dans leur singularité, font aussi partie de cette constellation de données purement factuelles qui ne se rencontre qu'une seule fois et qui est telle qu'aucune loi d'aucune sorte ne permet de prévoir ce qui va en sortir. Ce sont, pour l'essentiel, les circonstances qui, de l'extérieur, déterminent le cours des événements ; mais, comme le dit Musil, les données circonstancielle incluent aussi les individus, leurs dispositions et leurs réactions, et dépendent en ce sens-là, pour une part non négligeable d'eux. Musil appelle « antihéroïque » et « petite-bourgeoise » la conception qui veut que les changements ne soient pas dus à l'action de grandes causes immanentes, mais à celle d'une multitude de petites causes externes qui les produisent sans qu'ils aient été, en quelque sens que ce soit, planifiés. [...] C'est précisément parce que les seules causes proprement dites sont de petites causes contingentes et variables, qui peuvent sembler insignifiantes, mais n'en ont pas moins une action bien réelle, que nous pouvons espérer infléchir la marche de l'histoire. Nous n'aurions aucune prise sur des lois qui agiraient de l'intérieur vers la périphérie, mais nous pouvons, dit Musil, modifier les situations dans lesquelles nous intervenons comme des constituants actifs.

On a l'habitude de considérer que le point de vue qui s'appuie sur des considérations qui rappellent d'un peu trop près la mécanique et la statistique, plutôt que sur l'invocation des grandes causes sublimes qui sont censées donner l'impulsion centrale et diriger l'évolution de l'intérieur, manque non seulement un peu trop d'élévation, mais également d'optimisme. Musil pense que c'est en fait exactement le contraire qui est vrai. L'optimisme et l'espérance ne sont pas du côté où on les situe généralement, c'est-à-dire celui de la conception héroïque de

44. Bouveresse, *VA*, p. 280. Les citations sont tirées de *L'homme sans qualités*, I, chapitre 83, et « Der deutsche Mensch als Symptom », *GW-8*, p. 1373 (« L'Allemand comme symptôme », *E*, p. 352-353).

45. Musil, *L'homme sans qualités*, I, chapitre 90, « L'idéocratie détrônée ».

l'histoire. Si ce sont les petites causes périphériques, et non les grandes causes centrales, qui décident, alors *il n'y a pas de balance dans laquelle les destinées puissent être pesées à notre insu et indépendamment de nous* ; et c'est au contraire nous qui avons la possibilité de faire pencher la balance dans un sens ou dans l'autre⁴⁶.

46. Bouveresse, *VA*, p. 283-284.